

Une voix universelle dans un monde pluriel

Mondher Kilani, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, réfléchit à l'élaboration d'une «voix universelle» propice à notre monde pluriel, avec l'aide d'une discipline de sciences humaines en plein renouvellement, l'anthropologie.

© Gianni Chiarini/Bell

Propos recueillis par Christian Yerly

Comment définissez-vous l'anthropologie et comment peut-elle répondre au pluriel de nos sociétés?

Mondher Kilani: L'anthropologie doit nous permettre de «nous voir parmi les autres comme un exemple local des formes que la vie humaine a prises ici et là, un cas parmi les cas, un monde parmi les mondes»: je cite cette phrase de l'anthropologue américain Clifford Geertz qui condense le propos de mon essai *Pour un universalisme critique*.

Comment comprendre l'idée d'universalisme critique?

«Plus qu'hier, peut-être, nous vivons dans un monde pluriel où il faut élaborer *une voix universelle* qui donne sa place à ma voix tout en reconnaissant celle des autres, bref qui produit du commun»: il ne s'agit pas de céder à un idéalisme naïf, mais de voir comment les forces qui s'opposent pour la suprématie pourraient se coaliser «pour se reconnaître en tant que sujets dotés des mêmes droits et obligations». *Pour un universalisme critique* propose une anthropologie «nécessairement engagée», critique de ses propres méthodes et présupposés, consciente de l'universalisme ethnocentrique, d'origine occidentale, au filtre duquel elle perçoit les autres cultures.

Comment fait-on pour militer pour la diversité? Au quotidien? À l'école par exemple?

À vrai dire je préfère les termes de prise de conscience et d'apprentissage à celui de militantisme. Autrement dit, il s'agit de nous donner à nous tous, jeunes et moins jeunes, les moyens de comprendre notre environnement social, culturel, économique et politique et la manière dont nous le construisons. En effet, toutes les identités (sociales, religieuses, de genre, sexuelles, etc.), toutes les structures (politiques, économiques, de parenté, etc.), toutes les croyances sont des constructions influencées par différents facteurs parfois contradictoires et conflictuels, mais dont on devrait pouvoir maîtriser la connaissance, les tenants et les aboutis-

«Quand une culture est niée dans ce qu'elle peut apporter à l'universel, la violence n'est jamais très loin.»

Jacques Chirac, lors du lancement de la Fondation Chirac, le 9 juin 2008

sants. Par la critique et le débat, il s'agit d'assurer l'autonomie des acteurs sociaux et de leur restituer leur capacité d'action.

Pourquoi préférer le terme de multitude à celui de peuple?

La notion de peuple est fréquemment appréhendée à travers une dimension unanimiste et monolithique. Elle est volontiers détournée par les pouvoirs autoritaires, voire totalitaires, qui ont tendance à célébrer le culte du chef et celui de l'obéissance. La notion de multitude, elle, ne nie pas l'hétérogénéité du corps social, bien au contraire, elle préserve les différences. Même si la multitude forme corps dans certaines circonstances, comme dans l'élan d'émancipation ou la revendication collective, ce corps demeure une composition ouverte, plurielle, ne se transformant jamais en une entité unitaire et exclusive.

Vivre dans un monde pluriel: un sacré programme pour donner forme à ma voix?

Dans un monde pluriel, il s'agit d'élaborer une voix universelle qui donne sa forme à ma vie (voie, voix) singulière tout en reconnaissant celle des autres. Sacré programme? Être soi tout en reconnaissant les autres? Certainement! Mais Montaigne n'affirmait-il pas déjà dans ses *Essais*, «je ne dis les autres que pour d'autant me dire»? C'est, en effet, par le détour de l'autre que j'apprends à être moi-même. C'est en adoptant le point de vue que l'autre porte sur moi que je peux mieux me réaliser

Comment à la fois développer sa singularité (devenir quelqu'un) dans une universalité qui doit gommer les différences pour faire partie d'un ensemble?

Cette question d'identité, justement, pose aussi question à l'anthropologue et à l'historien: comment se constituent les récits identitaires que les groupes se font à tous les niveaux de la société, quels sont les éléments retenus ou oubliés, à quel filtre sont-ils interprétés par les chercheurs eux-mêmes? Les documents, les objets, les traces peuvent revêtir des significations très différentes selon le point de vue adopté: le travail de l'anthropologue consiste à décentrer le regard. «Les faits sont faits», ils n'ont pas une signification donnée, unique, qu'il s'agirait d'atteindre dans un idéal.

Vivre l'universalisme, ce serait converser avec tout le monde? Comment élaborer une «voix universelle»?

L'universalisme n'est pas se référer à un universalisme imaginaire ou idéal qui n'existe pas parce que les valeurs universelles sont toujours limitées et incomplètes. Il faut plutôt envisager l'universalisme comme «un combat pour l'universel». «L'universalisme relè-

verait d'une conversation dans laquelle tous seraient engagés.» Il suppose «une anthropologie symétrique, c'est-à-dire une mise en relation systématique des différentes productions socioculturelles observables dans les différentes cultures et à différentes époques, non pour les égaliser, mais pour en apprécier l'écart productif, celui-là même qui permet de dessiner les contours d'un universel en constante construction et négociation».

L'universalisme hégémonique...

Le «tout économique» et l'universalisme hégémonique (américain surtout) se traduisent par la création de «banlieues de l'humanité», marginalisées et exploitées, sacrifiées, «cannibalisées». Cette logique de stigmatisation et d'exclusion de catégories entières de la population amène à réfléchir sur les massacres de masse récents: ex-Yougoslavie, Rwanda, ou sur les violences plus ordinaires exercées quotidiennement sur les étrangers, les femmes, les migrants, les pauvres. •

Références

Mondher Kilani, *Pour un universalisme critique. Essai d'anthropologie du contemporain*, Paris, La Découverte, 2014, 350 p.

Le mur

Auteure de plusieurs recueils de textes, où des milieux conventionnels sont dérégés par un grand sens du cocasse, Laurence Boissier est lauréate, entre autres, du Prix suisse de littérature 2017 pour *Inventaire des lieux*. Elle livre ici un regard sur les frontières.

Laurence Boissier

Un homme d'affaire chinois établi à Saint Moritz prévoit de construire une réplique de la muraille de Chine le long de la frontière Suisse-Italie, entre le lago di Livigno et la vallée du Bregaglia. Soit un tracé de grosso modo de deux-cents kilomètres à vol d'oiseau. Mais beaucoup plus long, en réalité, si on tient compte du relief. Cet homme d'affaire a choisi ce tronçon de frontière pour sa chute vertigineuse dans le val Poschiavo. J'en atteste, c'est splendide, avec un petit lac ovale lové entre les deux versants. J'ai eu la chance de voir la maquette du projet, qui vient d'être soumis aux autorités de la commune pour approbation. Il a de la gueule. Incidemment, la muraille aura pour effet connexe de protéger Saint Moritz d'infiltrations désagréables en provenance du Sud. Elle sera coiffée d'un

tapis roulant et équipée d'aires de repos ludiques sur chaque sommet. On la verra suivre la ligne de crête jusque tout en haut du Piz Bernina, plus de quatre-mille mètres tout de même. Mais il ne s'agira pas d'une réplique fidèle. La muraille suisse sera un peu plus large que le modèle original. Le promoteur souhaite que la sienne puisse être vue de l'espace. Dommage, les extraterrestres s'imaginent encore que la Terre est une planète dépourvue de séparations. Avec la multiplication des murs en tous genres, on ne peut pas s'empêcher de penser à ce que pourrait ressembler notre monde vu du ciel si chaque État en était bordé, si Appenzell Rhodes-Intérieures avait construit un mur pour protéger ses églises et Appenzell Rhodes-Extérieures un autre pour protéger ses temples. •